

VINGT PHILOSOPHES INCONTOURNABLES

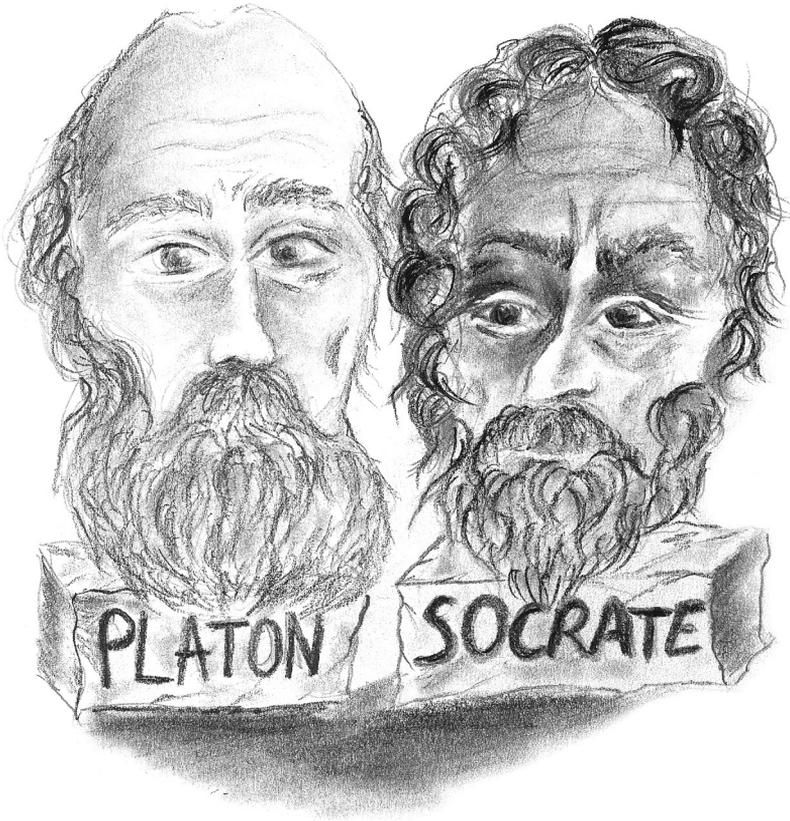
LA PENSÉE
LES CONCEPTS
LES EXTRAITS FONDAMENTAUX

Heidegger
Bergson
Épictète
Freud
Hegel
Rousseau
Kant
Wittgenstein
Leibniz
Marx
Aristote
Foucault
Descartes
Sartre
Nietzsche
Pascal
Platon
Schopenhauer
Épicure
Spinoza

Sylvain Portier

ellipses

Platon



Socrate et Platon sont deux illustres personnages qui vont toujours ensemble : le premier est le maître du deuxième, qui sera le maître d'un troisième, le non moins célèbre Aristote. Ce sont ainsi tous des maîtres et des élèves, les premiers de l'histoire de la philosophie... mais des élèves plutôt indisciplinés puisque chacun, sur des points d'importance, a professé exactement le contraire de ce qu'on lui avait inculqué.

Éléments biographiques

Notre premier auteur de référence est Platon, et non pas Socrate, car ce dernier n'a jamais écrit de textes philosophiques. Nous devons toutefois commencer par présenter sa vie et sa démarche intellectuelle, car il est indispensable de comprendre les centres d'intérêt, la méthode et les thèses de son élève, Platon. On fait ainsi généralement commencer l'histoire de la philosophie avec Socrate, qui serait né vers -470. Il y avait en réalité d'autres philosophes avant lui, tels Héraclite et Empédocle, mais on peut à bon droit considérer que la philosophie commence véritablement avec Socrate parce qu'il ne se contente pas de déclamer des formules profondes : il dialogue. Son enseignement est d'ailleurs exclusivement oral, et il entreprend de questionner les prétendues certitudes de ses contemporains, les Athéniens du V^e siècle avant notre ère, en leur montrant que ce qu'ils pensent savoir n'est peut-être pas la vérité car celle-ci est souvent plus subtile, complexe, voire paradoxale, qu'on ne le croit.

De façon étonnante, Socrate n'a affirmé aucune thèse précise, sinon celle selon laquelle il ne formule aucune thèse précise. D'où cet adage qu'on lui accorde souvent : « *Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien* ». En effet, la curiosité intellectuelle n'est possible que si on commence par se dire qu'on ne sait pas tout et qu'on peut progresser dans la connaissance. C'est d'ailleurs le sens de la célèbre histoire selon laquelle l'Oracle de Delphes aurait dit à l'un des amis de Socrate, Chéréphon, venu l'interroger, que Socrate est le plus sage des hommes. Apprenant cela, ce dernier est interloqué car il est humble, ne prétend rien savoir et sait qu'il ne brille pas par une culture immense. Mais c'est précisément là sa sagesse car il ne prétend pas, au moins, savoir ce qu'il ne sait pas. Cela aurait agi sur lui comme un détonateur et l'aurait incité à entreprendre l'exercice de la philosophie. C'est pourquoi on dit que Socrate dialogue avec *ironie* : par cette expression, il faut entendre une méthode, une stratégie, par laquelle on flatte un interlocuteur qui prétend savoir quelque chose, par exemple la justice, le bonheur ou la beauté, afin de le pousser dans ses retranchements et de lui montrer les limites de son propre point de vue. Une autre méthode employée par Socrate semble avoir été la *maïeutique* (littéralement, *l'art d'accoucher*), qui lui aurait permis de montrer à certains de ses interlocuteurs qu'ils en savent parfois plus qu'ils ne le croient. Autant dire que certaines vérités seraient enfouies en nous-mêmes à notre insu et qu'il s'agirait pour le philosophe de faire accoucher notre esprit de celles-ci – selon une image bien choisie puisque la mère de Socrate était sage-femme. Il maîtrise également l'art de la *dialectique*, qui est un moyen de chercher des connaissances par l'examen successif de

positions distinctes, voire opposées. Ses adversaires sont alors notamment les *sophistes*, de beaux parleurs capables de défendre tout et n'importe quoi contre de l'argent et sans aucun souci d'honnêteté intellectuelle.

Socrate est finalement mis à mort au terme d'un jugement expéditif et inculpé de manière injuste pour corruption intellectuelle de la Jeunesse et invention de nouveaux dieux. Dans *L'Apologie de Socrate*, Platon raconte ce procès et la mort de son maître, dont il reprend le flambeau. Ayant pour sa part des appuis politiques, il n'a pas à succomber, comme son maître, à la censure. L'histoire raconte d'ailleurs que Socrate a accepté sa peine, même s'il la savait injuste, et, alors qu'il aurait pu s'échapper, a décidé de rester prisonnier et de *boire la ciguë*, ce poison mortel qu'on administrait à ceux qui étaient condamnés à mort mais dont on reconnaissait une certaine dignité. Ainsi décède-t-il en -399. Même si Athènes est alors la première démocratie occidentale, la liberté d'expression y reste très réduite, et on voit dans l'exercice de la philosophie un risque d'insoumission intellectuelle et sociale – puisque, comme on le sait, *commencer à réfléchir, c'est commencer à désobéir*.

Platon et Xénophon ont été ses disciples, et c'est Platon qui reprend la méthode de son maître, afin d'écrire des dialogues entre des personnages ayant ou non réellement existé. Il est probablement né à Athènes vers -428, issu d'une famille aristocratique. Son véritable nom serait Aristoclès et ce serait son maître de lutte, Ariston d'Argos, qui l'aurait surnommé *Platon* en raison de son physique impressionnant, *platos* signifiant *de large envergure* en grec. Il reçoit non seulement un enseignement physique (lutte, gymnastique, etc.) mais aussi un riche enseignement intellectuel (mathématiques, géométrie, poésie, philosophie), ayant notamment comme maîtres Protagoras et Théétète. De par ses origines, il s'adonne à la vie politique, qui est considérée comme la carrière par excellence et l'honneur véritable des hommes libres athéniens. On suppose qu'il a même pendant quelque temps participé au *Gouvernement des trente tyrans*, un gouvernement sanguinaire qui aurait effectué près de 2500 exécutions sommaires. Voyant que les passions humaines rendent les hommes de pouvoir despotiques, il aurait décidé de quitter la vie publique.

C'est à vingt ans que Platon rencontre Socrate et se tourne résolument vers la philosophie. Il écrit même certains des dialogues supposés de Socrate durant le vivant de celui-ci, même si ce dernier aurait publiquement insisté sur le décalage qui existe entre la restitution des dialogues et les paroles véritables. Quoi qu'il en soit, Platon reste le disciple de Socrate durant neuf ans, jusqu'à sa condamnation à mort. Point important : dans ses œuvres, il n'utilise pas simplement des argumentations rationnelles (le *logos*) mais également des allégories et des mythes (le *muthos*) qui, pour les Grecs antiques, peuvent être considérés d'égale valeur au point de vue rhétorique. On lui

doit ainsi plusieurs mythes ou allégories célèbres, tels que *la caverne*, *l'attelage ailé*, *les deux tonneaux*, *l'androgynie*, ou encore *l'île de l'Atlantide*. Son élève Aristote délaissera quant à lui cet aspect mythologique et en reviendra à un mode de pensée plus empirique et scientifique, qui est donc pour nous, modernes, moins déroutant, plus familier.

Platon aurait fait plusieurs voyages, notamment en Égypte, afin d'approfondir sa réflexion philosophique. Il étudie de nouveau les réflexions de Pythagore, de Parménide et de Héraclite, afin d'enrichir la sienne. Il retourne à Athènes pour fonder son école, l'Académie, dont la légende dit que la devise était « *Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.* », l'idée étant que seul l'enseignement des sciences exactes prépare bien l'esprit à la rigueur qui est nécessaire en philosophie. Cette institution existera pendant neuf siècles, et Aristote y restera une vingtaine d'années avant de fonder, à la mort de Platon, sa propre école. Dans la dernière période de sa vie, Platon prend pour élève Dion de Syracuse, un homme politique qui vit en Sicile. Il aurait espéré que la *cité idéale* qu'il décrit dans *La République* puisse y être réellement fondée, mais il n'y parvient pas. Sa vie est même mise en danger à cause de relations de pouvoir existant entre Denys II le Jeune et Dion, et il décide de retourner à Athènes pour continuer à écrire ses dialogues (dont certains restent inachevés), de -360 à -347.

La théorie de la connaissance

Platon soutient que le monde que nous percevons n'est pas le monde réel, et considère que le monde sensible n'est que l'image d'un autre monde, celui des *Eidos* (*Idées* ou *Essences*). Sans cela, en effet, aucune connaissance stable ne serait possible puisque le propre de notre monde est qu'il change sans cesse, même si c'est parfois de façon imperceptible. Ces formes pures et éternelles lui donneraient donc une stabilité, tout comme il donnerait une essence à ce que nous nommons le Bien, le Vrai, le Beau qui, selon Platon, ne sont donc pas totalement subjectifs, relatifs et changeants, mais existent bien *en soi*, bien que les hommes ne les voient pas toujours correctement et se disputent donc à leur sujet.

Adeptes de la métempsychose, Platon croit aussi que notre vie terrestre n'est qu'une parenthèse entre deux vies, celle d'avant notre naissance et celle d'après notre mort, où notre âme rejoint ce *ciel des Idées*. Ce dualisme entre le corps et l'esprit (qu'on retrouve en religion) fait dire à Platon que « *le corps est le tombeau de l'âme* », et on pourrait considérer que, lorsqu'on voit quelque chose de juste, de bien, de vrai ou de beau, c'est parce que cela nous rappelle les Idées éternelles du Bien, du Vrai et du Beau que nous avons vues

avant notre naissance. Aussi Platon aborde-t-il souvent le thème de la mort : devons-nous y voir une fin dramatique ou une libération ? Quelle attitude devons-nous avoir face à elle ? Le monde sensible, dont le corps fait partie, n'étant qu'un simulacre par rapport au monde des Idées, Platon fait dire à Socrate, dans le *Phédon* : « *Ce que vous ensevelissez, ce ne sera que mon corps* ».

C'est cette ascension intellectuelle vers les Idées que nous présente la célèbre allégorie dite de *la caverne* (au Livre VII de *La République*) : des prisonniers enchaînés au fond d'une caverne regardent des ombres sur une paroi. Ils prennent celles-ci pour la réalité, alors qu'elles ne sont que les projections que des marionnettistes, installés derrière eux, font à côté d'un feu, de sorte que ces ombres apparaissent et captent leur attention. Chacun des prisonniers peut ainsi confirmer aux autres qu'il s'agit bien là de la réalité. L'un d'entre eux parvient toutefois (comment ?) à briser ses chaînes et entreprend de sortir de la caverne vers une lumière qui commence à l'éblouir. Il découvre ainsi non seulement le subterfuge des marionnettistes, mais aussi le monde réel de l'extérieur, baigné de la lumière du soleil. Il entreprend ensuite de redescendre dans la caverne afin de libérer ses semblables, mais ses pupilles sont désormais trop peu dilatées pour l'obscurité, de sorte qu'il passe pour quelqu'un d'inadapté au monde de la caverne et, par là même, d'étrange. La peur et la colère font que les autres prisonniers préfèrent le tuer plutôt que d'écouter son invraisemblable histoire d'extériorité de la caverne. On peut y voir une métaphore du philosophe (mais aussi du scientifique, du journaliste d'investigation ou du lanceur d'alertes) qui tente de réveiller des consciences endormies et manipulées par les traditions, la religion, les médias, les pouvoirs politiques et économiques, les sophistes (dans l'Antiquité grecque), qui préfèrent maintenir le peuple dans l'ignorance et l'obéissance. Le courage du philosophe, qui entreprend de dépasser les apparences, les erreurs, les illusions et les mensonges pour progresser vers la vérité est ici symbolisée par l'ascension vers le soleil. Chez Platon, celui-ci représente plus précisément les Idées supérieures du Vrai, du Bien et du Beau. Mais cette allégorie montre que cet exercice n'est pas simple et peut même être dangereux. Socrate incarne parfaitement cette situation, et Platon y pense nécessairement, étant donné que son maître a été mis à mort par les autorités pour avoir tenté d'éveiller les esprits des Athéniens.

L'idéal moral et la politique

Selon Platon, notre *âme*, qui est appelée à retourner dans le monde des idées d'où elle provient, est composée de trois puissances : « *l'appétit* » (*épithumia*), qui est le siège des désirs et des passions ; « *la colère* » (*thumos*), qui est

le principe de la volonté et de l'agressivité; « *la raison* » (*noûs*), qui peut nous guider rationnellement et intelligemment vers la sagesse, et que Platon appelle parfois son « *démon* » (*daimon*). La vie bonne, juste et heureuse nécessite que s'établisse une hiérarchie entre ces trois parties de l'âme, de sorte que ce soit la raison qui l'emporte. Mais chacune de ces parties possède par ailleurs une vertu qui lui est propre, et toutes sont donc importantes pour notre bonheur: « *la sagesse* » est la vertu de l'élément rationnel; « *le courage* » celui de l'élément agressif; « *la tempérance* » celui de l'élément désirant. Dans le *Phèdre*, Platon utilise une allégorie et compare l'âme à un *attelage ailé*, avec comme cocher la raison, *l'esprit* (*noûs*), comme cheval obéissant à la volonté le *cœur* (*thumos*), et comme cheval indiscipliné les désirs, le *bas-ventre* (*épithumia*). Dès lors, tout comme ce qui nous élève au monde des idées est plus noble que ce qui nous rabaisse au monde sensible, l'amour, cette passion particulièrement importante aux yeux de Platon, comporte, lui aussi, différents niveaux: l'amour charnel reste d'ordre bestial, tandis que l'amour de la beauté ou du savoir élève notre âme à une dignité supérieure et doit être cultivé.

Comme nous l'avons suggéré, la plus haute des vertus pour Platon est la Justice, qui possède à la fois une dimension morale et une dimension politique. En ce qui concerne la justice comme vertu individuelle, Socrate la compare à la médecine, qui préserve la santé du corps. Platon reprend cette idée, en considérant qu'elle est essentiellement ce qui résulte de l'harmonie des trois parties de l'âme, et participe non seulement à notre harmonie intérieure mais aussi à celle du *cosmos*. C'est au contraire dans l'absence d'équilibre entre ces éléments que résident l'injustice, l'ignorance, la lâcheté et la tempérance, bref, le mal. Platon fait donc l'apologie de la mesure dans le domaine éthique, et c'est le sens de la célèbre *allégorie des deux tonneaux* qui, dans le *Gorgias* de Platon, met dos à dos les positions de Socrate (donc en vérité de Platon) et de Calliclès, un personnage qui n'a sans doute jamais existé historiquement mais qui est le syncrétisme de différentes opinions que Platon a eu l'occasion d'entendre autour de lui. Socrate demande en effet à Calliclès laquelle de ces deux vies lui semble être la meilleure: dans un cas de figure, un homme possède des tonneaux qui contiennent des boissons et de la nourriture de qualité et, une fois ceux-ci remplis, l'homme se contente d'en prendre soin. L'autre cas de figure présente quelqu'un dont le tonneau est percé, de sorte qu'il tente jour et nuit, sans relâche, de le remplir. Platon s'inspire évidemment ici du *mythe des Danaïdes*, ces cinq sœurs condamnées par Zeus pour avoir refusé un mariage forcé, et qui doivent remplir éternellement dans le Tartare des tonneaux percés. Socrate considère que la première de ces existences est nettement plus désirable que l'autre, puisque l'homme en question a su équilibrer les trois éléments de son âme et être raisonnable (*noûs*): il vit dans un état de plénitude (et ne risque pas de commettre

d'injustices, comme le vol) car il se contente d'un nombre limité de choses de qualité plutôt que d'obéir aux autres parties de son âme (*thumos* et *épithumia*). L'intempérance est au contraire ce qui caractérise la seconde personne qui, voulant toujours davantage de choses, ne sera jamais rassasiée et sera au contraire un *éternel insatisfait*. Dans ses dialogues, Platon fait souvent vaincre rhétoriquement Socrate, mais pas dans ce cas : Calliclès ne tombe pas d'accord avec son adversaire et maintient que la seconde vie est plus désirable que la première, car, si elle est en effet tourmentée, elle n'est pas ennuyeuse. L'homme au tonneau rempli ressemble, comme le dit Calliclès, à quelqu'un qui vit « à la façon d'une pierre ». Calliclès définit au contraire le bonheur, non pas comme un état stable, mais comme un état de perpétuel dépassement, de conquête, et une volonté passionnée de découvrir et de posséder toujours plus. On retrouvera une conception proche de cet *hédoniste* chez Nietzsche qui, comme Calliclès, procédera à un « *retournement des valeurs morales* », en considérant que ce qu'on nomme la *tempérance* est en réalité une forme de faiblesse qui ne s'assume pas, et que *l'intempérance* est critiquée par les philosophes et par la foule parce que la plupart d'entre eux est incapable de vivre de manière aussi passionnée et puissante. Quoi qu'il en soit, Platon restera pour sa part convaincu que l'équilibre des forces en nous et la mesure dans l'exercice du jugement et du libre arbitre est à la fois la base du bonheur et de la justice.

Au plan politique à présent (au sens grec de la *polis*, la *cité*), on pourrait définir une « *cité juste* » comme une *cité idéale* , et Platon tente précisément d'établir les principes d'une telle utopie au Livre V de *La République*. Selon lui, le meilleur régime ne dépend pas tant de tel ou tel groupe social, mais de l'exercice approprié de la fonction de chacun dans une cité considérée comme un tout harmonieux. Les trois grands groupes de la cité correspondent en ce sens aux trois parties de l'âme que nous venons de décrire, de sorte qu'on peut dire qu'il y a une *âme de la cité* qui doit être maintenue en équilibre pour que ses citoyens y soient prospères. Chaque groupe social correspond en effet à une vertu qui lui est propre : les gouvernants doivent être tout à la fois sages, courageux et tempérants ; les gardiens doivent principalement être courageux ; les producteurs (les artisans, commerçants, etc.), c'est-à-dire le plus grand nombre, doivent être principalement tempérants. Dans cette cité, les artistes sont d'ailleurs bannis car ils sont créateurs d'illusions, donc fauteurs de troubles puisque le maître mot de la sagesse est précisément de dépasser rationnellement les illusions au profit de la vérité. Mais la grande conséquence de cette conception quasi *organique* de la cité est que seul un système aristocratique est parfait, étant donné qu'il consiste à faire gouverner ceux qui sont supposés être les meilleurs. C'est en ce sens que Platon considère que le philosophe doit être roi, et le roi, philosophe. Tous les autres systèmes

lui semblent imparfaits, y compris la démocratie puisqu'elle est fondée sur l'équivalence des convictions de chacun, donc sur l'arbitraire du jugement et la puissance accordée à la quantité plutôt que la qualité de celui-ci. On le voit, le titre *La République* est pour nous un faux-ami puisque cet ouvrage ne fait pas l'apologie des principes *républicains* au sens où nous l'entendons dans nos démocraties modernes, mais au seul sens de la *res publica*, la *chose publique*, autrement dit le *vivre-ensemble*. Or, lorsqu'il est correctement structuré, il aboutit nécessairement, pour Platon, à un système très autoritaire, au nom même d'un idéal de justice.

De plus, Platon considérera que les droits de la société doivent toujours être respectés, même si on les trouve personnellement injustes. C'est ainsi qu'il fait parler les Lois, les personnifie et les fait s'entretenir avec les citoyens pour savoir jusqu'à quel point ils ont le droit d'y déroger. Ainsi, dans le *Criton*, dialogue qui restitue une scène présumée se déroulant la veille de la mise à mort de Socrate, ce dernier prône le respect inconditionnel des lois. On peut dire en ce sens que Platon est *légaliste*, même s'il reconnaît que certaines lois peuvent ne pas être conformes à l'idéal de Justice. Ce point de vue peut sembler étrange, mais il peut être justifié en avançant le fait que le citoyen qui ne se soumet pas aux lois qu'il trouve illégitimes serait contre le fait que les autres citoyens ne se soumettent pas à de nouvelles lois que, lui, trouverait légitimes. Mais où est alors la cohérence? Platon, qui refuse la vengeance et la *loi du Talion* (« *œil pour œil, dent pour dent* »), souligne qu'il n'est jamais bon de répondre à une injustice par une autre injustice, même lorsque notre vie en dépend, car « *c'est une obligation sacrée de ne jamais rendre injustice pour injustice, ni mal pour mal* ». Or, si j'exige que les autres obéissent aux lois lorsqu'elles me conviennent (pour mon intérêt personnel ou, mieux, dans un esprit de justice), il faut bien qu'en attendant que celles qui sont actuellement en vigueur changent, je les respecte aussi. Si je ne donne pas l'exemple et ne suis pas l'incarnation d'un modèle d'obéissance, il ne serait pas *juste* que j'exige que les autres le soient. Or, les trois éléments qui constituent la « *cité juste* » souhaitée par Platon étant aussi équilibrés que ceux qui sont à l'intérieur de l'homme sage, on imagine mal la moindre raison de désobéir à ses lois. C'est sans doute pourquoi, alors que ses amis sont venus le délivrer de son injuste condamnation, Socrate refuse de s'enfuir et préfère affronter dignement la mort en buvant, le lendemain à l'aube, la ciguë. Aux yeux de son disciple, il n'est pas seulement ainsi un modèle de courage, mais aussi et surtout un modèle de justice.